

Québec français



Le silence de l'afficheur

Pierre Perrault

Number 85, Spring 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45000ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Perrault, P. (1992). Le silence de l'afficheur. *Québec français*, (85), 10–11.

BLOC-NOTES

LE SILENCE DE L’AFFICHEUR

Je l'avoue, je n'ai plus aucune envie de hurler ! Je l'admets, la poésie se déglingue ! J'en conviens, les mots n'ont plus ni griffes ni dents ! Ils sont ébréchés comme une vieille lame qu'on n'ose plus sortir du fourreau. Humiliés comme les pères de nos vies. Expropriés par la puissance. Quasi désavoués par la superbe ignorance qui a forgé, à main nue, la parlure joualeresque et maintenant déserte les rivages de neige neigeuse. Et pour autant les mots nous désavouent ... nous déchantent... nous dépayent... nous laissent tomber dans la cicatrice des regrets. Repoussant toutes les avances de l'avenir. Comme une capitulation d'ailes au printemps des migrations. Et ils n'osent plus rêver que dans des ailleurs où ils ne se trouvent pas. Comme s'ils n'avaient plus rien à convoler en justes noces. Comme s'ils avaient honte de leur mère outardière. Comme s'ils avaient perdu la partie avant de l'avoir jouée.

Et les voilà au fond de l'arrière-cuisine. Bredouillants ! Bedonnants ! Fumant une dernière pipe, les pieds sur la bavette du poêle. Repoussés par d'autres mots qui tombent du ciel désastreux. Du ciel du spectacle. Comme une pluie, une pluie de bombes. Des mots qui montent à l'assaut des âmes. Qui trompent. Qui tambourinent. Stroboscopiques. Arrogants. Clinquants. Brandissant les pancartes. Manifestant. Euphémisant. Les mots ne s'imposent que tambour battant. Ils occupent le territoire de l'âme. Et nous n'avons plus d'âme à disposer pour nous-mêmes. Notre âme est revendiquée, conscrée, enrôlée. En un mot dépayée ! Je veux bien que le *courant alternatif* prenne la place de l'hydroélectricité. Je veux bien que le mot *Premières Nations* désigne désormais toutes les rues Christophe-Colomb de l'Amérique, je veux même que la France se prenne pour un *saladier d'argent* et le Québec pour une *Coupe Stanley*. Je veux bien que le *Nouvel Âge* succède à ce qui ne nous est pas arrivé. Je veux bien que nous soyons tantôt *hippies*, parfois *granolas*, à l'occasion *écologes*, temporairement *ados*, autrefois *camarades*, désormais *féministes*, vaguement *yuppies*, possiblement *bioniques*, fanatiquement *bédéistes*, amplement *cosmiques*, pieusement *cinéphiliques*, agressivement *formalistes*, carrément

postmodernistes, curieusement *alternatifs* ou même *séminaristes*. Tous les chemins mènent à Rome à ce qu'on dit. Il reste qu'il y a des détours qui ressemblent à des culs-de-sac. Je veux bien que tous les mots de la terre prennent place au soleil, mais peut-être pas toute la place. Au point de nous mettre en suspens. De nous repousser dans l'ombre. De nous dissuader.

Les mots nous trahissent dans la mesure où on les emprunte. Les mots nous font défaut quand le langage est occupé. Quel est ce silence forcé des mots les plus précieux, les plus respectables, qui me dépoétise ? Nous avons mal à l'univers. Nous avons mal à la mer. À l'Amazonie. À la Californie qui invente chaque jour de nouvelles morts à la recherche d'un paradis. Simulacre ! Nous avons mal à toutes les causes. Mais nous n'osons pas nous nommer. Nous redoutons les mots qui ne tombent pas du ciel de la mode. Nous sommes toujours en retard d'une mode. À la remorque des modes qui naissent ailleurs. Et nous discutons constitution avec des mots délavés. Avec le mot *société distincte*. Pour rendre acceptable notre désir secret de pays. Autrement dit, on s'acharne à repeindre les boiseries mais il n'y a pas de maisons. Nous vivons dans le carton-pâte des chimères des autres. Dans le cinéma. Dans le trompe-l'œil. Dans l'attrape-nigaud. Pour ne pas faire peur au monde !

J'en ai mon ultime convoi de ces discussions d'épiciers qui cherchent des accommodements pour ne pas froisser le Yukon. De tous ces gens qui tournent autour du pot... qui parlent au nom de l'économie comme si on pouvait nous réduire au bas de laine... qui invoquent les jupes de la reine-mère pour nous amadouer... qui se laissent dénigrer par les gazettes sans jamais oser nommer, devant ces messieurs de Sault-Sainte-Marie qui nous foulent aux pieds sans un seul instant douter de leur bon droit, ni 1760, ni la déportation des Acadiens, ni l'extermination des Beotuks, ni le vieux Brûlot, ni les écoles françaises de l'Ouest, ni Louis Riel, ni Chénier, ni la loi des mesures de guerre, ni la nuit des longs couteaux... sans parler de partout ailleurs où la même puissance

a utilisé les mêmes armes dans le même but de s'accaparer la moitié de l'univers.

Je n'ai plus aucune envie ni d'écrire ni de parler de ce qui se dissimule mal derrière toutes ces discussions où la mesquinerie chevauche l'hypocrisie. Le temps des mots est révolu. Je n'ai plus rien à dire. Je ne sais plus écrire. J'ai la gorge serrée. Je suis sans voix. Je réfute les commissions qui démissionnent. Qui parlent. Qui concèdent des lambeaux d'identité. Je n'attends plus rien de personne. De toutes ces tribunes où l'on tergiverse. Comme si on pouvait négocier son âme. Je ne demande plus qu'une seule chose. Qu'on me donne l'occasion d'inscrire ma croix sur un bulletin de vote qui me pose la vraie question. Pas même celle de la souveraineté. Ni celle de l'association. Ni celle de l'indépendance. Mais celle du pays, le mot qu'on n'ose plus prononcer. Je veux dire oui à un pays qui serait mon pays. Je veux avoir le droit de me vouloir un pays. Mettre ma croix. Une croix semblable à celle que Pierre Tremblay, en 1647, a apposée au bas de son contrat d'engagement,

*ayant déclaré ne savoir signer
de ce interpellé*

Je plaide coupable de n'attendre que ce moment-là, coupable d'en rêver. De rêver d'un pays. D'un tout petit pays. Je ne réclame pas un empire. Je ne demande qu'une parcelle de l'empire. Je réclame à l'anglophonie triomphante qui possède l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande, qui occupe l'Australie, la Nouvelle-Zélande, l'Afrique du Sud et le sud de l'Afrique, rien de moins que les minuscules États-Unis, sans compter dix provinces d'un Canada qui comprend le Yukon, les territoires du Nord-Ouest et les îles de l'Arctique, j'ose réclamer une toute petite province que j'ai défrichée de père en fils durant quatre siècles. Et mon nationalisme leur paraîtrait mesquin. Il l'est en effet : je suis sans ambition. Je me contenterais de ce qui m'appartient. Je n'ai aucune envie de conquérir. Ni la terre des autres. Ni l'âme de tout le monde. Mais mon désir serait égoïste d'avoir même songé à prendre place au

soleil des nations. Car le soleil leur appartient. Et ils pensent peut-être que le soleil ne doit pas se coucher sur leur empire. Ils pensent que ma présence jetterait une ombre sur leur puissance. Ils occupent déjà la moitié de la planète. Ils sont en train de coloniser l'autre. Et ils pensent qu'ils n'ont rien à partager. Ils veulent bien négocier. Mais ils préfèrent gagner. Et ils nous préviennent qu'ils pratiquent le fair-play britannique... quand ils gagnent. Qu'ils sont prêts à nous aimer si nous acceptons de céder. Si nous ne sommes pas assez mesquins pour vouloir prendre, notre part du royaume, de la nationalité. Et je sais qu'ils n'hésiteront pas. Qu'ils sont courageux... quand ils sont les plus forts. Qu'ils sont prêts à tout pour gagner, jusqu'aux menaces. Et des menaces aux mesures de guerre. Ils n'hésiteront pas à nous faire le coup des camions de la Brinks. On croirait entendre déjà les blindés qui ont écrasé la Hongrie, la Tchécoslovaquie, qui ont menacé la Lituanie. Des blindés humanitaires. Qui enseignent aux hommes la grandeur d'âme. Et la soumission.

Je ne veux plus en parler !

Je ne veux plus en entendre parler !

Car le moment est venu de passer de la parole aux actes.

D'alarmer nos soucis. De verser nos larmes. De réclamer seulement l'occasion de signer d'une croix un contrat d'engagement. Et je m'engage à recommencer au premier arbre ce pays qu'on m'a dérobé, ce pays qu'on menace des pires calamités. Je m'engage à ne pas traiter les Premières Nations comme on m'a traité depuis 1760. Car je préfère un petit pays qui a du cœur à un grand pays qui ne parle que d'économie. Car j'en ai assez de vivre dans ce pays des uns à la sueur des autres. Pour enfin restaurer les mots qui me tiennent à cœur. Et instaurer un pays à aimer plutôt qu'à exploiter.

**Pierre Perrault est poète et cinéaste. Il est l'auteur, entre autres, de *Géolures*, *d'Un pays sans bon sens*, de *la Bête lumineuse* et d'un recueil d'essais intitulé *De la parole aux actes*.*